

Note de l'éditeur

Le détroit qui sépare cette demi-île (l'autre moitié est Santo Domingo) est gardé par les grandes puissances occidentales pour empêcher toute contamination cubaine et par conséquent des puissances orientales. L'enjeu est considérable et vaut le malheur à ce pays qui *ne serait pas encore une nation*¹.

Il ne peut y avoir de nation sans un consensus minimum, dit-on. Haïti est encore en lutte. On ne s'y étonnera pas d'y rencontrer la révolte et la misère. Par contre, comment ce petit pays, pas plus grand que la Catalogne et à peu près peuplé comme elle — comment ce petit pays survit-il à la littérature et aux arts en général ? Deux siècles de littérature comblent le fossé qui le sépare du bonheur, de ce qu'on peut espérer de la pratique de la joie dans les terres mieux organisées pour le bonheur.

Certes, le XIX^e siècle fut carrément francophone et très nationaliste, peut-être trop, trop visiblement, comme un exutoire. Le siècle suivant s'enrichit tardivement d'une langue avec le génial Franketienne et, pour ce que j'en sais, la génération qui pousse aujourd'hui brandit moins le drapeau, sauf par amour, et s'intéresse plus instinctivement aux draps où niche l'universalité de l'écrit. C'est du moins ainsi qu'il m'arriva d'interpréter un échange de points de vue entre Robert Vitton, qui reprochait aux drapeaux de claquer, et James Noël qui convenait avec humour qu'entre les draps et les drapeaux, il choisissait sans équivoque les draps, conscient que le pays de Haïti est définitivement installé dans la mémoire de tous ceux qui s'intéressent aux littératures du Monde et qu'il est temps de passer à la diplomatie des conversations tranquilles et crispées qui animent justement les poètes de ce Monde sans distinction de nature.

Quand j'entends Wooly Saint-Louis dire en chantant les poèmes de ses amis, propulsant sa voix et sa musique au-delà du texte pour en savourer avec nous la formidable emprise sur les sens, je me dis que la poésie haïtienne réussit deux fois à être la poésie :

- elle demeure le chant des mots tel qu'il rejoint l'universel et l'antique ;
- elle s'inscrit résolument dans la formation d'une nation, entre les déchirements et la beauté des lieux.

Je veux dire par là que tout y est traduit de l'universel et que la terre est d'abord natale avant de servir de champ de défrichage aux idées politiques et morales.

J'aimerais vivre cela, je l'avoue. Nous qui vieillissons mal parce que le désir de vivre bien l'emporte sur celui de vivre mieux encore, — nous qui pratiquons le plus souvent la traduction littérale de la traduction comportementale qui nous oblige bien bêtement à des différenciations superficielles et par conséquent inutiles et insolentes, arrachant des pages aux dictionnaires des jargons pour ajouter de l'originalité à une pensée qui n'en a plus guère, peut-être d'avoir épuisé le filon de l'émerveillement et de la bienvenue aux autres — comment percevons-nous ces accents de vérité, ces percées de l'évidence, toute cette passion et cet enseignement ?

Cette anthologie forcément incomplète et du coup prometteuse répond clairement à cette question. D'abord parce que les anciens, reconnus et fertiles, n'y font pas le lit d'une jeunesse turbulente qui regarde ailleurs avec la même passion contradictoire et passablement fêlée. Ensuite, parce que l'expression la plus fine et la plus exemplaire laisse la place aux accents moins exercés à la pratique des rythmes et des idées.

Haïti n'est pas la France, pas même une réduction ou un morceau arraché avec préméditation au désir d'exercer encore une influence destinée à promouvoir d'abord la culture française pour mieux se répandre dans le Monde. Haïti est un hasard, le hasard de la déportation de l'Afrique vers le Nord, mais aussi celui du massacre des peuples caribéens, de leur disparition sommaire.

Voilà des blessures qui ne cesseront jamais de saigner, comme aux USA ou ailleurs, en Russie issue de la Rome orientale en fuite, comme Israël venue de la « zone blanche » russe, Euskadi qui est tout ce qui reste de la terre pyrénéenne primitive, etc. L'idée de la nation n'y est pas la même que chez nous. Elle est même fondamentalement différente, comme opposée à notre esprit monarchique. On la voit capable de dépasser les modèles et d'en inventer de nouveaux, alors que nous sommes nous-mêmes dans l'itération, souvent sans le savoir. Il s'agit de sauver le bien commun par la chronique et non pas de renouveler la fable nationale.

Du coup, lire ces poètes haïtiens consistera d'abord à ne pas les lire comme nous lisons les nôtres, empreints d'une tradition dont nous ne connaissons pas grand-chose d'ailleurs tant nos écoliers sont bêtes et ignares. Pour lire ces poètes, il faut suivre leurs chemins vers l'universel et non pas s'imaginer qu'on a encore des leçons à donner.

Patrick Cintas.

Gérant du Chasseur abstrait éditeur.

¹ *Le temps n'est pas au doute mais au constat
Le ciel s'assombrit
La terre nous abandonne
L'horizon m'apparaît comme une immense mâchoire*
Jean Métellus – *Anacaona* – Hâtier « Monde noir ».

*

Haïti, ce n'est pas l'évidence du chaos qui constitue problème, c'est plutôt la non-gestion du chaos, c'est-à-dire l'anarchie.

Franketienne – *Anthologie secrète* – chez Mémoire d'encrier.

*

Mario Vargas Llosa appelle Balzac pour répondre à la question de savoir ce qu'est le roman : « *c'est l'histoire privée des nations* ». On pourrait en dire autant de la poésie tant elle est le roman à faire.